

CLAIRE ELDER



JARDINS NOMADES

Lauréat
Littérature générale

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

Claire Elder

Jardins nomades

© Claire Elder, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3778-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour toi qui sais.

Pour la biche souriante.

PREMIÈRE PARTIE

Pour Stan (extrait)

J'espère que dès la première ligne tu me reconnaîtras. Je suis la femme avec laquelle tu vis depuis tant d'années. Du moins, je vis enroulée dans ton esprit. Je t'accompagne le long des routes et des paysages que tu traverses.

Je suis celle que tu gardes serrée en toi comme un talisman. Celle qu'un jour tu as eue, puis que tu as eu peur d'aimer comme un homme.

Chaque jour, je surgis furtivement dans les détails de ton quotidien. Dans le couplet d'une chanson, une silhouette, une parole envolée dans une conversation, n'importe où, un café ou une station-service.

Parfois quand tu touches ta propre peau, un peu de moi te revient, comme un chagrin jamais consolé. Et tu ressens tout.

Le doux, l'intolérable et l'intime.

En fermant les yeux, très fort, tu vois des braises.

La plupart du temps, tu luttas contre la vague du souvenir.

Tu ne veux pas.

Mais parfois, aux frontières du sommeil, tu baisses la garde, et soudain je suis là, debout au milieu de ton jardin. Tremblante et remplie de ce feu douloureux, de ce feu invisible qui me nimbe et me définit.

Sache que tu es en moi ce feu que rien ne calme.

Sache aussi que le moment est venu pour moi de dérouler toute l'histoire, d'en épuiser chaque frémissement, chaque incandescence, de disperser les étincelles et de te laisser le choix.

Tu as, comme moi je crois, sous-estimé la violence qu'il y aurait un jour à nous apercevoir, puis à nous rencontrer. Et la brutalité qu'il y a eu à vivre toutes ces années. À l'époque tu étais si jeune, et j'étais si vibrante, si épuisée de t'avoir attendu.

Je ne veux plus perdre de temps maintenant pour rassembler mes idées.

*J'ai mis bout à bout toutes les pièces, j'ai remis de l'ordre dans nos émois,
défroissé les pages et les draps, je suis prête à tout te raconter.*

Chiendent

Chiendent (*Elymus repens*) Plante adventice – mauvaise herbe des cultures – de la famille des Poaceae, dont les puissants rhizomes assurent le maintien et la large diffusion.

Synonymes : difficulté, embarras toujours renaissant. Prisée des chiens comme des hommes pour ses vertus dépuratives, elle est également réputée posséder des pouvoirs de désenvoûtement et de purification.

Je garai la voiture dans l'allée et je descendis.

Je m'étirai longuement, fis quelques pas sur le gravier et jetai un coup d'œil aux piètres fleurs qui entouraient le perron. Le bois peint des volets fermés était écaillé. Quelques plantes en pots, desséchées. Des branches de tilleul, cassées ici et là. Un vent tiède, des pépiements dans les bosquets, l'odeur de la pierre chaude.

La journée était suffocante, le trousseau de clefs cliquetait dans ma main.

Je montai les marches de pierre et tournai avec difficulté la clef dans la serrure. La fraîcheur de la maison m'accueillit comme un baiser dans la pénombre.

Je ne savais pas trop ce que je ressentais enfin. Un frisson, une douceur, le soulagement d'avoir enfin rejoint un abri sûr. Comme lorsque dans les jeux d'enfant, on se réfugie dans son camp.

Je poussai un à un tous les volets, ouvrant chaque fenêtre sur un décor différent.

Ici, l'allée gravillonnée envahie d'herbes, les massifs exsangues et le portail disjoint.

Là, le perron arrière, donnant sur des bordures de végétaux asphyxiés.

Avec, au bout du jardin, la serre délabrée.

Depuis l'étage, une vue sur les toits distants des rares maisons voisines, en partie masquées par une végétation rendue à la vie sauvage.

À travers un carreau poussiéreux, le village au loin, et son clocher de carte postale.

Par un œil de bœuf, les champs un peu jaunes au-delà, entre les arbres.

Bref, le paradis de tous côtés.

Dans la maison, où s'insinuait l'air chaud du dehors, quelques meubles subsistaient ici et là. Un buffet de cuisine, une balance émaillée, une table rectangulaire, le tout années cinquante. Une bergère râpée, deux paires de rideaux délavés. Quelques chaises dépareillées. Pas de lit, mais un Récamier et une table de nuit dans l'une des chambres. Un carton de bibelots, un autre de vaisselle, quelques paniers, des piles de livres à même le plancher de la salle principale. De nombreux objets hétéroclites abandonnés sur les rebords des cheminées. Quelques ampoules nues.

Tout cela me réjouissait.

Je mis en service le circuit d'eau, observai son écoulement brunâtre dans l'évier carré de la cuisine, puis dans la baignoire antique. Je vérifiai le fonctionnement de l'électricité.

Je retournai à ma voiture, un solide vieux break, et commençai de vider mon coffre.

De quoi camper, et passer un premier week-end.

Vivres, linge, produits d'entretien, radio, outils, réchaud, bouilloire.

Je savourai mes spaghettis et un verre de vin à l'arrière de la maison, assise sur une chaise en fer rococo abandonnée là. Sur une caisse de pommes retournée près de moi, la bouteille, le pain, le fromage, l'appareil photo. Il me semblait à chaque gorgée, à chaque inspiration, absorber le paysage, en prendre possession.

Je photographiai cette friche magnifique où dansaient, échevelées, quelques fleurs têtues au milieu des ronces. Il me faudrait dénombrer les espèces, et

établir un plan de travail. L'étendue de la tâche qui m'attendait me rendait extatique. Je fumai une cigarette en arpentant les allées mangées de chiendent, de liseron, de mouron, alors que la lumière baissait lentement.

Le lendemain, un bruit de tondeuse dans le voisinage me réveilla en milieu de matinée. Par les fentes du volet disjoint, un rai de soleil déjà jaune éclairait la poussière s'élevant du plancher. Étendue sur le Récamier, je la fis voltiger du bout des doigts. Je me pelotonnai plus étroitement dans mon sac de couchage, prenant plaisir au contact du duvet sur mes jambes nues.

Plus tard, un bol de café en main, je poussai la porte donnant sur le jardin. Les yeux plissés par la lumière, j'achevai de me réveiller, assise sur les marches du perron, en regardant circuler, entre mes pieds déchaussés, un petit capricorne très affairé.

De la friche du jardin montait une odeur sucrée.

La journée était décisive.

Après un deuxième bol et une cigarette, je m'accordai un quart d'heure sous une douche plutôt fraîche, choisis des vêtements légers, des chaussures confortables. Deux tours de clef, une volée de marches, puis un regard circulaire sur ma propriété. Le toit comme un accent circonflexe, le pignon habillé de lierre sombre et de clématite, les recoins de jardin à parcourir, le carré de plantes aromatiques, les bosquets et les arbres.

J'avais envie d'étreindre la maison dans mes bras, de courir autour d'elle, de froisser et de respirer chaque feuille, chaque brin d'herbe, mais je me contentai de monter dans ma voiture et de rouler fenêtres ouvertes vers la ville la plus proche.

Un dépôt-vente me livra quelques trésors :

Un solide lit en bois, vaste comme une embarcation.

Deux autres en fer, plus sages.

Un bureau d'instituteur.

Une table de ferme.

Quelques chaises dépareillées.